



Laurent Gagnebin : « Appelés à vivre une vocation créatrice et inventive »

« Il te cherche »

L'histoire des religions, qui, à bien des égards, se confond avec celle de l'humanité, nous montre l'être humain et sa quête de Dieu. Dans le cadre de cette recherche infinie, spirituelle et religieuse, le christianisme apporte, avec l'Évangile, une proposition toute nouvelle et inattendue. Là où l'on dit habituellement que Dieu reste à jamais inaccessible et ineffable, se déroband toujours à nouveau à notre rencontre, nous affirmons au contraire que le véritable chercheur, ce n'est pas l'être humain, mais Dieu qui nous poursuit dans la quête inlassable de son amour, et que le véritable inaccessible, ce n'est pas Dieu, mais l'homme qui se dérobe à son amour et à sa volonté..

En Jésus, ce renversement est une constante surprenante des évangiles. Quand nous supplions Dieu de nous aider et de nous accompagner sur les chemins de la vie, nous découvrons, si nous entendons dans le Christ une Parole de Dieu, que c'est bien l'Éternel qui nous appelle au secours et nous demande : « *Veillez avec moi* » (Mt 26, 36). « *C'est le renversement de tout ce que l'homme religieux attend de Dieu* » (Dietrich Bonhoeffer, *Résistance et soumission*, lettre du 18 juillet 1944). Là où nous nous tournons sans cesse vers Dieu pour lui demander de nous désaltérer par sa Parole, c'est lui qui, en Jésus, déclare à chacun d'entre nous : « *Donne-moi à boire* » (Jn 4, 7). Là où nous attendons de Jésus des réponses à nos interrogations à son sujet, c'est lui qui nous confie la responsabilité de la réponse et nous interroge en ces termes fameux : « *Qui dites-vous que je suis ?* » (Mt 16, 15). Il y a dans cette question surprenante un fondement de toutes nos démarches théologiques. Là où nous demandons à Dieu de nous accueillir, de nous ouvrir sa porte, de ne pas nous rejeter, c'est encore lui qui vient à nous en disant ces mots souvent repris à l'heure de la cène : « *Je me tiens à la porte et je frappe* » (Ap 3, 20).

Ce renversement décisif définit d'ailleurs aussi la foi. On peut penser en effet que la foi, c'est d'abord cette confiance que nous avons en Dieu. Or, si la foi n'est pas saisie essentiellement comme un ensemble de croyances, mais dans l'ordre d'une relation qui nous unit à Dieu, alors force nous est bien de constater que dans ce mouvement qui va de lui à nous et de nous à lui, c'est Dieu qui le premier établit ou rétablit cette relation ; nous ne faisons que répondre à son appel. La foi est donc d'abord la foi de Dieu et ensuite celle de l'être humain. Et cette démarche de lui vers nous est finalement bien plus importante que la nôtre. La foi est premièrement ce mouvement de Dieu vers nous, avant de devenir notre réponse, comme nous l'avons déjà constaté au début de cet article.

L'étymologie grecque du mot Église nous permet de la comprendre comme une convocation. L'Église n'est pas principalement ni d'abord une institution humaine, mais un événement de Dieu lui-même. C'est la Parole de Dieu entendue à travers la prédication et la cène qui suscite l'Église et lui permet d'exister. On retrouve là le même renversement, à savoir que l'Église n'est pas en premier lieu une institution capable de susciter et de maîtriser l'événement de la Parole de Dieu. Reconnaître cela, c'est reconnaître la priorité absolue du *sola gratia*, c'est-à-dire d'une grâce qui toujours nous apporte et exprime l'amour premier de Dieu pour nous. Le théologien protestant Karl Barth déclarait en 1948 dans une conférence prononcée à l'Assemblée du Conseil œcuménique à Amsterdam : « *L'Église n'est ni la communauté, ni le groupement visible des hommes qui croient en Jésus-Christ, ni l'organe qui les représenterait sous forme monarchique, aristocratique ou démocratique. Elle n'est pas une idée, ni une institution, ni un pacte. Elle est l'événement qui rassemble deux ou trois hommes au nom de Jésus-Christ, c'est-à-dire par la puissance de l'appel qu'il leur adresse et du mandat qu'il leur confie.* » (*L'Église*, Genève, Labor et Fides, 1964, p. 114). C'est moi qui souligne ces mots *institution* et *événement*.

Ce qui vient d'être dit ici au sujet de l'Église peut être repris tel quel au sujet du culte. Certes, quand nous allons au culte, nous répondons à une nécessité intérieure dont les motivations sont très diverses, mais le culte, c'est d'abord Dieu qui nous invite, nous appelle et nous convoque, là encore. Le premier acteur du culte, c'est Dieu. Et c'est bien pour marquer cela que, d'une manière ou d'une autre, le culte s'ouvre par cette affirmation : « La grâce et la paix vous sont données de la part de Dieu... »

« Vis ta vie ! »

Cette relation de Dieu à l'homme et de l'homme à Dieu s'épanouit dans une autre relation qui, à travers l'amour, lie les êtres humains entre eux. C'est la raison pour laquelle il est possible de dire que l'un des mots les plus importants de la Bible est « avec », qui exprime par excellence la grâce et ses rencontres, l'être humain et ses fraternités. Il est assez remarquable de constater que, d'après l'évangile de Matthieu (1, 23), le surnom d'Emmanuel a été donné à Jésus, ce qui signifie précisément « Dieu avec nous ». Dans les pages de conclusion du *Traité de la liberté chrétienne*, Luther écrit ces lignes magnifiques avec lesquelles il montre bien que la foi et la charité, comprises chacune à travers une relation, définissent le chrétien dans une sorte de bondissement hors de



lui-même : « *Le chrétien ne vit pas en lui-même ; il vit en Christ et en son prochain ; hors de là, il n'est pas chrétien. Il vit en Christ par la foi et en son prochain par l'amour.* » Dans ce sens-là, on voit que Dieu et l'être humain ne sont pas à comprendre à travers une essence immuable, une nature figée, mais dans ce mouvement qu'expriment la foi et l'amour. Le philosophe Emmanuel Mounier déclare : « *Je n'existe que dans la mesure où j'existe pour autrui* », et il ajoute : « *à la limite : être, c'est aimer* » (*Le personnalisme*, 1949). Une telle proposition ne semble véritablement réalisée en plénitude que par Dieu ; on peut dire, sans risque de se tromper, que, pour Dieu, *être, c'est aimer*. Dieu est amour ou il n'est pas.

Un détour par l'existentialisme athée nous aidera à mieux percevoir le sens et la portée d'un « Vis ta vie » assumé. Sartre veut en effet saisir l'être humain dans sa liberté radicale. Cette dernière est vécue au cœur même de l'action et ne correspond pas à une donnée fixe et préétablie. Sartre écrit ainsi dans *L'être et le néant* que « *pour la réalité humaine, être c'est se choisir* ». La thèse bien connue selon laquelle, pour Sartre, l'existence précède l'essence n'est pas à prendre dans un sens abstrait, voire métaphysique. Il faut situer une telle visée au niveau de l'expérience vécue. L'être humain ne saurait être défini en l'air, de manière purement théorique, mais il se dévoile et se saisit dans une action qui confère à sa vie un visage précis, son visage. On connaît la fameuse assertion de Sartre, dans *L'existentialisme est un humanisme*, selon laquelle l'être humain « *n'est rien d'autre que ce qu'il se fait* ». On sent bien ce qu'une telle proposition peut avoir de schématique et d'excessif, parce qu'elle semble nier les déterminismes, qu'ils s'appellent hérédité, inconscient collectif, ou qu'ils soient ceux de l'éducation, du milieu, du contexte social, de l'histoire. Cela dit, pour Sartre, il s'agit de transcender ces déterminismes, de les dépasser pour ne pas réduire l'existence à la fixité d'un caillou. De toute façon, il s'agira toujours de faire quelque chose de ce que l'on a fait de nous malgré nous. Si l'être humain est découvert dans sa liberté, à la fois première et ultime, à laquelle nous sommes *condamnés*, l'existentialisme sartrien nous renvoie ainsi à notre responsabilité et à nos choix. Il refuse une vision fataliste de la réalité humaine où chaque déterminisme peut alors devenir un prétexte justifiant les attitudes de fuite et de mauvaise foi.

Il conviendrait ici de nous lancer dans des analyses concernant le libre-arbitre, la prédestination, l'élection, la toute-puissance divine, par exemple. Je me contenterai de souligner que le croyant ne trouve pas en Dieu un refuge le dispensant d'agir et d'être responsable. La vie humaine n'est pas bouclée une fois pour toutes dans le néant de notre condition mortelle et pécheresse. La croyance à un péché originel n'est pas une excuse facile pour nous enfermer dans une passivité indigne de notre destination. La condition humaine est ouverte ; elle est un vaste chantier où nous sommes appelés à vivre une vocation créatrice et inventive. Le dynamisme créateur de Dieu doit devenir le nôtre. C'est ce qui m'a toujours paru de la plus haute importance dans la pensée du philosophe chrétien Nicolas Berdiaeff (1874-1948) : son insistance sur notre vocation créatrice. Une morale chrétienne peut être celle de la volonté, elle aussi. Le fatalisme et la résignation n'y trouvent pas de place. Le chrétien également est lancé sur *les chemins de la liberté*, à la recherche d'une humanité encore inachevée, en devenir et pour laquelle l'avenir est à construire plutôt qu'à recevoir passivement de Dieu. L'Homme, en effet, n'est pas encore l'être *humain* ; il doit le devenir. Son humanisation est une tâche exaltante. Dieu est humain ; il n'y a que les Hommes qui puissent être inhumains.

C'est en Dieu, nous l'avons vu plus haut, c'est dans la transcendance divine, où la foi et l'amour forment un tout, que nous fondons la liberté humaine. Le croyant, par conséquent, ne conquiert la totalité de son humanité que dans un dépassement perpétuel qui le conduit vers l'Autre et l'autre. Aller vers ce Dieu qui vient à nous, c'est aller vers cet humain dont Jésus nous présente l'image. Aller vers cet humain, c'est, inversement, aller à la rencontre du divin, dont Jésus, là encore, nous présente l'image. C'est la raison pour laquelle la foi en Dieu, loin de léser l'être humain et de l'asservir, correspond, pour le chrétien, à la réalisation possible de sa liberté et de sa pleine humanité. S'il est toujours possible de construire ce monde, comme le veut Sartre, avec l'être humain et sans Dieu, qu'il soit au moins impossible, comme tant de régimes politiques et de sociétés injustes nous l'ont hélas trop souvent montré, de le construire pour Dieu et contre l'humain !

« **Le Monde est à nous** »

Oui, le monde est à nous, pour nous y inscrire dans une lutte sans relâche pour l'humanisation, en Dieu, de l'Homme. Cela dit, nos choix, nos actions et nos engagements ne sont pas en la seule faveur des êtres humains. Tout ce qui a été écrit dans les deux parties précédentes porte la marque d'un exclusivisme réduisant notre monde à sa dimension humaine. Un tel propos est aujourd'hui insoutenable, impossible et impensable. Le monde, c'est l'univers entier avec ses dimensions minérale, végétale et animale. Nous le savons bien et, en même temps, nous ne le savons pas, ou pas assez. S'engager pour notre monde, c'est mener un combat écologique. La fraternité choisie, c'est une solidarité cosmique assumée. Théodore Monod aimait à citer le poète Francis Thompson qui avait écrit :



« *Celui qui cueille une fleur dérange une étoile* ». Il y a une solidarité de fait du cosmos ; il s'agit pour nous de la respecter (le *respect de la vie*, disait Albert Schweitzer), assurément, mais surtout de la retrouver, de la restaurer, de la ressusciter. La solidarité entre les êtres vivants n'est pas qu'un état, elle est un combat. C'est là que notre liberté correspond à des engagements. « *Au contact de la nature, nous découvrons la solidarité qui nous lie au reste des êtres vivants et par conséquent la responsabilité que nous avons envers eux* », déclare Théodore Monod dans ses entretiens avec Sylvain Estibal (*Terre et ciel*, 1999).

Dans le fameux récit biblique dit de *la tempête apaisée*, nous voyons les disciples de Jésus dans la barque avec lui (embarqués). Terrorisés par le déchaînement des vents et des flots, ils l'appellent à l'aide et s'écrient : « *Au secours, Seigneur, nous périssons !* » Jésus répond à leur prière, maîtrise et apaise la tempête (Mt 8, 25). À l'heure actuelle, ce sont plutôt les éléments naturels, les airs, les eaux et la terre, dominés et écrasés par l'être humain, qui se tournent vers le Sauveur et déclarent : « *Au secours, Seigneur, nous périssons* ». Comme je l'ai dit, tout au début de cet article, c'est bien Dieu qui, dans un renversement significatif, nous appelle au secours pour ce combat et nous redit alors de veiller avec lui.

Laurent Gagnebin